

A young man with curly blonde hair is the central focus, looking directly at the camera with a serious expression. He is wearing a dark t-shirt under a light-colored jacket. To his left, a young man with dark curly hair is partially visible, also looking forward. To his right, a young woman wearing a white headscarf is partially visible, looking towards the camera. The background is blurred, suggesting an outdoor setting with warm lighting.

On était juste amis

Nicolas Beuvin

Nicolas Beuvin

On était juste amis

© Nicolas Beuvin, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5440-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant propos

Passer le week-end dans le Pas-de-Calais, c'est comme le lancer de nains : Au début on appréhende, et puis quand on découvre à quel point c'est rigolo, on finit par ne plus pouvoir s'en passer.

À la salle de sport, il y a d'abord Monique, la concierge, qui lutte contre Morad et sa fâcheuse tendance à faucher les mobylettes sur le parking.

Dans leur maison le long du chemin de fer, vivent ensuite les Becques, qui tentent tout ce qu'ils peuvent pour déjouer la surveillance du lieutenant Kowalski, et pouvoir enfin dévaliser la Caisse d'Epargne.

Puis, à quelques centaines de mètres à peine, dans son petit jardin, on retrouve Fabienne, qui confond insecticide et désherbant.

Heureusement qu'au 6ème étage de la tour des Acacias, il reste Laziza, toujours sage à l'école, et toujours à faire ses devoirs bien comme il faut.

Le gros Daniel va-t-il délivrer sa Bibiche du voleur de cyclos ? Brandon et Dylan vont-ils finalement réussir à braquer cette satanée banque ? Jean-Jacques va-t-il avoir le temps de faire repousser le gazon avant l'été ?

Mélange d'histoires vécues, de rêves et de cauchemars, le bassin minier méritait bien ça.

Ceux que nous croyons perdus ont été envoyés en avant.

Sénèque

Chapitre 1

Trois heures du matin, et l'homme est toujours éveillé. À ses côtés, une femme dort à poings fermés ; sa poitrine s'élève puis s'abaisse doucement. Le sifflement de sa respiration est si doux qu'il ne couvre pas tout à fait les ronflements du voisin, derrière le mur.

Un écho sort de son estomac creux, mais l'homme n'a pas d'appétit. Il se relève sur les coudes, se penche vers la fenêtre, et écarte les rideaux.

En bas, un chien se faufile entre les tours la tête basse, et fouille dans les poubelles à la recherche de détrit. Il sait qu'ici, il doit faire attention. La journée, ceux qui habitent là lui jettent des pierres, donc il vient la nuit, quand ils dorment.

Soudain, à quelques mètres, le rôdeur nocturne en aperçoit un autre : un chat émacié et affamé comme lui. Malgré la faim, les instincts restent les plus forts. Après un temps d'arrêt, le cabot se jette à la poursuite de l'intrus dans un grognement, et ils disparaissent tous les deux du parking.

Une détonation résonne au loin, puis s'estompe doucement.

L'homme pense à son village natal, au Maroc. Un matin, alors qu'il était encore enfant, son grand-père l'avait emmené au bord d'un champ, et lui avait montré des jeunes pousses d'oliviers.

— Je les ai plantés quand tu es venu au monde. Ils commenceront à donner leurs premiers fruits quand tu seras un homme, et que je serais mort.

Puis le vieillard désigna au loin, de l'autre côté de la route, de vieux arbres biscornus, qui ployaient sous des milliers de petites billes noires.

— Ceux-là, c'est mon père qui les a semés quand je suis né, et nous récoltons leurs fruits aujourd'hui. Tu comprends ce que je veux te dire ?

Le jeune garçon avait saisi. Il s'était ainsi juré qu'un jour, lui aussi planterait des oliviers pour ses enfants.

On retrouve l'homme deux heures plus tard, il marche d'un pas pressé vers la gare.

Il prendra le premier train qui passe. Il ne sait pas où aller, mais n'importe où sera mieux qu'ici. Ça faisait cinq ans qu'il avait été mis à la porte de la mine, comme tant d'autres. Les grèves, les blocages, et les pétitions n'avaient servi à rien, tout était fini.

Il pense à sa mère malade. Il pense à sa femme qu'il abandonne. Il pense à ses enfants, qu'il ne verra pas grandir. Il pense aux oliviers qu'il n'a pas plantés.

Une voiture de couleur sombre ralentit à sa hauteur, comme si ses occupants allaient lui demander quelque chose. Mais personne ne le questionna sur rien. La berline accéléra alors doucement, s'éclipsa dans la nuit, et devait bientôt à jamais s'effacer de ses souvenirs.

Arrivé sur le quai de gare, l'homme s'engouffre dans le wagon qui s'arrête devant lui, quelques personnes montent aussi, les premiers levés de la journée se rendent au travail.

Dans un renfoncement près de là, dans un terrain vague, il y a une poupée immobile en robe de bal rouge, ceinte de noir, le visage contre le sol.

Chapitre 2

Mouna avait refusé de laisser Morad à l'appartement, et l'avait forcé à l'accompagner à son rendez-vous. Il allait déranger sa sœur pendant qu'elle faisait ses devoirs. La jeune femme espérait aussi qu'un enfant de sept ans allait attendrir quelqu'un à la préfecture.

Commença d'abord une longue attente. Il y avait tellement de monde que la file s'allongeait loin sur le trottoir. Il gelait ce matin-là, la longue masse humaine fumait.

Personne ne parlait avec qui que ce soit. La plupart des gens sont en situation irrégulière, donc prendre la liberté de parler, c'est prendre le risque de se faire dénoncer par quelqu'un qui chercherait à s'attirer les faveurs de l'administration. Morad regardait tous ces gens et se demandait s'il avait l'air aussi misérable qu'eux. Il n'y avait pas de raison qu'il en fût autrement, tous étaient affublés de la collection automne-hiver « Croix-Rouge 1990 » : manteaux bouffants en synthétique noirs, pulls troués, et cagoules en laine ; le dernier chic.

La préposée avec qui sa mère avait rendez-vous avait l'air passablement énervée, et ne sourit pas quand Mouna et son fils rentrèrent dans le bureau. La discussion commença de manière assez abrupte, la présence du petit Morad n'avait pas l'air de l'émouvoir tant que ça.

— J'avais convoqué trois personnes ce matin et aucune n'est venue, vous allez en prendre plein la gueule à cause d'eux.

Le ton est monté, il ne redescendra plus.

Mouna répétait alors pour la centième fois son histoire à une inconnue de l'administration. Elle était venue du Maroc dans le cadre du regroupement familial, mariée avec un cousin devenu charbonnier dans le Pas-de-Calais. Peu de temps après son arrivée, elle donna naissance à Morad, puis à Laziza.

Son mari avait depuis perdu son emploi, et sans crier gare, il avait disparu. Elle n'avait plus de contacts avec son époux, et ne savait pas où il se trouvait. La

jeune mère voulait rester en France, mais il lui fallait finir cette satanée procédure de naturalisation pour pouvoir travailler légalement. Elle pensait l'histoire facile, allait-on la laisser en situation irrégulière avec ses deux enfants ? Elle pensait être embauchée dans une usine du coin, ou aller travailler dans une entreprise de propreté et faire comme beaucoup d'immigrées : le ménage chez les autres, en plus de chez elles.

La fonctionnaire resta de marbre, c'était aussi la centième fois qu'elle entendait ce genre d'histoire.

— On n'obtient pas un visa de travail comme ça lui dit-elle, Encore moins une naturalisation.

Il lui fallait d'abord renouveler son autorisation provisoire de séjour. Sa situation matrimoniale avait changé, il y avait des délais, ça pouvait prendre un an.

— Pourquoi vous ne repartez pas dans votre pays ? On a déjà assez de monde ici, lui lança la préposée tandis que Mouna se dirigeait vers la porte.

— Mais mes enfants ne sont pas immigrés, ils sont nés ici, ils sont français, répondit-elle, des larmes dans les yeux.

La bureaucrate ne répondit pas à la supplication.

Dépitée, Mouna sortit de la préfecture la tête basse. En la voyant ainsi abattue, beaucoup se réjouirent. Celle-là n'avait de toute évidence pas obtenu ce qu'elle était venue chercher.

Si elle rentrait dans son bled, ça ferait une concurrente de moins pour eux, et tant pis pour la fraternité.

Chapitre 3

Une belle journée de Septembre, l'été touche à sa fin, et les trois mois de soleils annuels du nord, à la leur. Il fait encore doux, les gamins exhibent fièrement leurs coups de soleil, ça fait vacances à la mer ; une frime à la hauteur des ambitions. Dans les parcs et dans les allées, s'étalent encore deci delà quelques touffes d'herbe. Dans quelques semaines à peine, il commencera à pleuvoir, et le va-et-vient des enfants dans la boue aura raison des derniers espaces de gazon. Mais pour l'instant, la nature respecte encore sa courte trêve estivale. Ça court en short, et les piailllements joyeux résonnent entre les barres de béton.

L'école primaire Jules Ferry, après trois mois de disette, s'apprête enfin à engloutir une nouvelle ration de minots. Pour les faire arrêter de pleurer, au premier jour de classe, les parents racontent toujours la même histoire à leurs enfants : celle des malheureux en Afrique qui rêveraient d'être à leur place.

La grille qui entoure l'école mesure trois mètres de haut et est surplombée de pointes en ferraille. Il est impossible de rentrer dans l'enceinte autrement que par la grande porte. Et pour passer par cette unique entrée, il faut passer sous le regard vigilant de Monsieur Brouquin, le maître de CP, de corvée pour la rentrée.

Julien Caron dut bien constater en ce jour originel que l'endroit était en effet mieux gardé que la Caisse d'Epargne, et que sa maman devait avoir raison au sujet de tous ces petits Africains qui essayaient de venir ici.

Avant de rentrer dans la cour, et ce malgré les recommandations de sa mère, le petit garçon décida de faire un détour par le terrain de football.

Julien vivait avec ses parents dans une maisonnette aux pieds des tours. C'était un petit blond, gras, lent et empoté. Et les gros culs, au foot, on les met au gardien, car ils prennent beaucoup de place dans le but. C'est une application logique des principes de géométrie dans l'espace.

Ce jour-là, en plus des nouveaux, il y avait une attraction singulière sur le tapis en synthétique : une fille jouait avec les garçons !